



## Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

19 | 2019

L'historien et les langues

---

# Les mots de Guizot

Paule Petitier

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/2100>

DOI : 10.4000/elh.2100

ISSN : 2492-7457

### Éditeur

CNRS Éditions

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019

Pagination : 184-188

ISBN : 978-2-271-12967-3

ISSN : 1967-7499

### Référence électronique

Paule Petitier, « Les mots de Guizot », *Écrire l'histoire* [En ligne], 19 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elh/2100> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.2100>

---

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2021.

Tous droits réservés

---

# Les mots de Guizot

Paule Petitier

---

- 1 La révolution historiographique de la Restauration s'est faite à l'intérieur de la sphère de l'écrit. Même si certaines sciences dites « auxiliaires » de l'histoire – archéologie, histoire de l'architecture, numismatique, histoire du costume... – existent dès lors, c'est principalement à partir de documents écrits que la connaissance historique continue de s'élaborer. Cependant le regard savant change : tout en pratiquant la critique des sources, les historiens cherchent souvent dans ces textes autre chose que ce que leurs auteurs ont voulu consigner ou autre chose que ce qu'ils ont jugé décisif. Ils relèvent dans les détails de la narration, dans les remarques incidentes, des réponses aux nouvelles questions qu'ils se posent sur les mœurs, sur des acteurs de l'histoire jadis jugés secondaires, sur les croyances et la civilisation matérielle. Ils sont également sensibles à la manière dont les textes sont écrits parce qu'ils jugent qu'elle révèle la façon d'appréhender les faits propre à une époque, la tournure d'esprit, la particularité du temps. Le savoir historique tient étroitement à la langue, car, aux yeux de cette génération, l'évolution de la langue reflète celle des mœurs. Tous s'accordent à dénoncer les historiens des siècles antérieurs, qui ont travesti le passé en projetant sur lui un costume moderne, en transportant des notions anachroniques par un emploi irréfléchi du vocabulaire, en reproduisant la physionomie civilisée des noms propres de sorte que le lecteur croit avoir affaire à des Français semblables à lui. Initiative bien connue, Augustin Thierry rend aux noms germaniques leur apparence hirsute (*Hlodowig* au lieu de *Clovis*), afin que les conquérants francs, ou plutôt *franks*, apparaissent dans toute leur étrangeté au lecteur moderne.
- 2 L'historien devient celui qui circule entre différentes strates de langues, à charge ensuite de composer un texte qui donne à entendre dans la langue contemporaine quelque chose de celle du passé. Les rapports des historiens du XIX<sup>e</sup> siècle à la langue sont multiformes, mais essentiels ; ils prennent une tournure différente chez chacun d'entre eux et sont partie prenante de la conception historique de chacun. Les préciser conduit à entrer plus avant dans leur épistémologie et dans leur poétique, mais aussi sans doute dans les enjeux politiques de leur vision de l'histoire.

- 3 Bien que les deux approches ne soient pas exclusives, il paraît commode de distinguer ceux qui abordent le rapport à la langue et au discours en poéticiens de ceux qui le font plutôt en philologues. Certains en effet réfléchissent à partir de la forme générale. Tel, cas extrême, Alexis Monteil. Son *Histoire des Français*<sup>1</sup> varie les genres pour rendre l'esprit d'une époque : *Épîtres* pour le XIV<sup>e</sup> siècle, *Plaintes* pour le XV<sup>e</sup>, *Voyage* pour le XVI<sup>e</sup>, *Feuillets triés* pour le XVII<sup>e</sup> et *Décades* pour le XVIII<sup>e</sup>. Barante, quant à lui, relie son choix du récit à la volonté de ne pas distordre la représentation du passé par un exposé systématique dont la forme conférerait un ordre fallacieux à son contenu. Tous les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle qui souhaitent restituer la *vie* des temps passés (Barante, Thierry, Michelet...) ont à doser et réussir l'alliage des formes anciennes d'expression et de leur propre langue : citations, légère accommodation de leur langue à celle de leurs sources, insertion de termes archaïques... Quant à ceux qui sont plus philologues, ils font une part importante à l'analyse des mots, considérant la langue comme une structure qui porte la marque de transformations séculaires ou de permanences ancestrales. Fustel de Coulanges expose au début de *La Cité antique* son projet d'aller chercher dans la langue, dans « le sens intime d'un radical<sup>2</sup> », ce que croyaient les hommes d'un temps si reculé qu'il n'a pas laissé de traces. La pensée de Guizot s'étaye elle aussi sur des considérations philologiques, mais orientées de façon inverse : contrairement à Fustel, pour qui les radicaux originels contiennent les éléments du savoir à reconstruire, Guizot part de l'état actuel de la langue pour dissimiler les idées des hommes d'autrefois de celles du temps où il écrit, et rapproche le processus historique de celui du perfectionnement des langues. Le choix de l'un comme de l'autre est cohérent avec ses partis pris épistémologiques. Chez Fustel, volonté de séparer l'étude du passé de toute interaction avec le présent. Chez Guizot, volonté de montrer le passé comme producteur d'un présent rationnel.
- 4 Guizot s'est intéressé à la langue précocement. À vingt-trois ans, avant tout travail historique, il publiait un *Nouveau Dictionnaire universel des synonymes* (1809). Il fréquente alors des salons où se rencontrent des idéologues, comme Destutt de Tracy, à qui il succédera à l'Académie française en 1836. La place qu'il accorde aux onomatopées dans l'introduction de son *Dictionnaire* renvoie tacitement au statut particulier que leur donne Tracy, et montre que Guizot connaît ses travaux. Ses cours de la fin de la Restauration confirment son intérêt pour les mots, selon la double approche, logique et grammaticale, préconisée dans son *Dictionnaire*. Logique, c'est-à-dire fondée sur « l'analyse des idées dont le sens du mot se compose<sup>3</sup> ». Grammaticale, c'est-à-dire reposant sur l'examen de leur étymologie. Cependant, si l'étymologie lui sert parfois à discuter la date de l'apparition d'un fait en rapportant le terme qui le désigne à son origine ethnique, ce sont avant tout les lois universelles de formation des signes qui lui servent de guide. Ainsi récuse-t-il le sens originel du mot *fief* donné par Brussel dans son *Nouvel Examen de l'usage général des fiefs* (Paris, C. Prud'homme, 1727) parce qu'« il est tout-à-fait invraisemblable que le nom de la propriété féodale n'ait désigné d'abord que la qualité, l'attribut de cette propriété, et non la chose même<sup>4</sup> ».
- 5 Guizot, comme les idéologues, distingue les idées et les signes. L'imparfaite adéquation des unes et des autres ouvre la voie à la réflexion historique. Au point de départ, la langue du présent de l'écriture, et le fait que les signes actuels recouvrent un nombre d'idées supérieur à celui des temps anciens. La langue reflète le progrès de la civilisation en augmentant sa capacité à saisir et exprimer des généralités et à relier les idées. L'*Histoire de la civilisation en Europe* commence par s'interroger sur le sens du mot

*civilisation* au XIX<sup>e</sup> siècle. Guizot choisit d'étudier le « sens général, humain, populaire » (HCE, 1, 11), de ce mot et récuse les définitions scientifiques « beaucoup plus étroites et, par cela seul, beaucoup moins vraies au fond que le sens populaire des termes » (HCE, 1, 12). C'est que :

La signification commune d'un mot se forme successivement et en présence des faits ; à mesure qu'un fait se présente, qui paraît rentrer dans le sens d'un terme connu, on l'y reçoit, pour ainsi dire, naturellement ; le sens du terme s'étend, s'élargit, et peu à peu les divers faits, les diverses idées qu'en vertu de la nature des choses mêmes, les hommes doivent rallier sous ce mot, s'y rallient en effet. (HCE, 1, 11)

- 6 Cette idée de l'élargissement progressif et de la généralisation consécutive du sens des mots était déjà présente dans le *Dictionnaire*. Dans le *Cours d'histoire moderne*, elle fournit un modèle pour rendre compte du processus de constitution de la civilisation, Guizot décomposant le phénomène global qu'est la civilisation européenne pour distinguer les éléments apportés par chaque peuple à l'organisation sociale, aux mœurs et à la vie intellectuelle des hommes. Sa démarche fait écho au projet de Volney de remonter le fil de l'histoire par le biais des langues en procédant par « soustraction successive de ce que chacune a emprunté ou fourni<sup>5</sup> », de façon à retrouver un point originel. L'exposé de Guizot, après avoir procédé à l'analyse des idées contenues dans le mot *civilisation*, part de Rome pour aller vers l'Europe moderne, et ce faisant inverse la démarche régressive envisagée par Volney, mais reste fidèle à la vision de confluences échelonnées dans le temps aboutissant à une somme actuelle.

- 7 Si les idées s'enrichissent et s'élargissent, en revanche, les mots restent fixes. L'analyse des idées contenues dans un mot se déploie en tableau (au sens épistémologique), qu'il convient ensuite d'étagé temporellement, avec la conséquence corollaire qu'il faut se garder d'entendre les mots de la même façon lorsqu'on les trouve dans des sources plus ou moins anciennes. L'analyse des idées se double d'une attention vigilante à l'emploi des termes, l'immobilité des signes risquant en effet de déformer la compréhension du passé, la saisie correcte des faits.

Les mots *servitude* et *liberté*, par exemple, appellent aujourd'hui dans notre esprit des idées infiniment plus précises, plus complètes que les faits correspondants des VIII<sup>e</sup>, IX<sup>e</sup> ou X<sup>e</sup> siècles. Si nous disons que les villes étaient au VIII<sup>e</sup> siècle dans un état de liberté, nous disons beaucoup trop ; nous attachons aujourd'hui au mot *liberté* un sens qui ne représente point le fait du VIII<sup>e</sup> siècle. (HCE, 7, 13)

- 8 Les mots modernes recouvrent des notions trop étendues, trop générales pour s'appliquer au passé ; de plus, ils appartiennent à un état de la langue trop organisé pour décrire correctement le foisonnement concret du passé. Ils portent avec eux le présupposé d'homogénéité et d'uniformité correspondant à un état de civilisation dans lequel les organisations sociales sont cohérentes et unifiées. « Concevons le moyen âge dans sa bizarre et vivace variété ; ne lui attribuons jamais nos idées générales, nos organisations simples et systématiques » (HCF, VI, 310-311). Se fiant aux mots qui, vers 1830, renvoient à un système inscrit dans les faits – par exemple les noms des fonctions de l'administration publique –, on croit à tort que les mots de ce type trouvés dans des textes anciens supposent l'existence de telles structures. Ainsi les noms de fonctions présents dans les textes de l'époque carolingienne (ducs, centeniers, échevins, vicaires...) pousseraient-ils à croire que l'exercice du pouvoir avait alors atteint un degré de structuration avancé. Mais il n'en était rien. Si, aux temps actuels, « le livre<sup>6</sup> est une fidèle image de la réalité » (HCF, III, 279), à l'époque de Charlemagne, il n'en

était rien. L'adéquation entre l'ordre du discours et la réalité constitue une autre caractéristique du progrès que l'historien doit prendre en compte.

- 9 Guizot critique l'historien allemand Friedrich Carl von Savigny, dont les recherches ont établi la « perpétuité du droit romain du <sup>v</sup><sup>e</sup> au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle » (*HCF*, II, 397). Sans contester l'exactitude des faits établis par Savigny, Guizot estime qu'il a pourtant négligé quelque chose de tout à fait essentiel, parce que la permanence du signe l'a induit à minimiser la transformation des idées et la nouveauté des faits cachés sous cette apparente fixité. Pour nommer le type d'erreur commis par son confrère, Guizot a recours à un mot anglais sans équivalent, lui semble-t-il, en français : *misrepresentation* (*HCF*, II, 396). Mot emprunté pour désigner une idée nouvelle, produite par sa conception novatrice de l'histoire.

Parce qu'on a vu le droit romain continuer, parce qu'on a rencontré les mêmes noms, les mêmes formes, on en a conclu que les principes, que l'esprit des lois étaient aussi restés les mêmes : on a parlé du droit romain du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle comme de celui de l'empire. Langage plein d'erreur. (*HCF*, II, 415-416)

- 10 Celui qui, comme Savigny, établit l'histoire sur des mots n'en fait qu'une « dissection anatomique » : « l'organisation interne et la vie extérieure y manquent également » (*HCF*, II, 397). À l'historien tel que le conçoit Guizot reviendrait donc la physiologie de l'histoire : la reconstitution du « travail intérieur, [du] spectacle profondément caché et auquel on n'arrive qu'en perçant beaucoup d'enveloppes, en se défendant de l'illusion que nous fait la similitude des formes et des noms » (*HCF*, II, 417). Sous les mots, la vie des idées.
- 11 Du paradigme linguistique, on a donc glissé vers celui de la physiologie, qui manifeste la distance prise par Guizot vis-à-vis des théories des idéologues, auxquelles pourtant il doit, me semble-t-il, sa conception du rapport entre les signes et les idées. Celle-ci régit le rapport entre le tableau fourni par l'analyse des idées contenues dans un mot clé moderne (en l'occurrence *civilisation*) et la dimension historique. Mais sur l'axe vertical du temps où bascule le tableau de la connaissance analytique, Guizot ne voit pas seulement une répartition statique ; le temps n'est plus un axe, il se voit doté d'une véritable épaisseur au sein de laquelle s'opère le « travail intérieur » des idées, entre l'opacité des faits et la transparence trompeuse de la langue.

## NOTES

1. Amans-Alexis MONTEIL, *Histoire des Français des divers états aux cinq derniers siècles*, Paris, W. Coquebert, 1840, 5 vol.
2. Numa Denis FUSTEL DE COULANGES, *La Cité antique*, Paris, Durand, 1864, p. 6.
3. François GUIZOT, *Nouveau Dictionnaire universel des synonymes*, Paris, Maradan, 1809, Introduction, p. v.
4. ID., *Cours d'histoire moderne*, 1828-1832, 6 vol. Cette édition réunit l'*Histoire de la civilisation en Europe* (vol. I) et l'*Histoire de la civilisation en France* (vol. II-VI), cours d'abord publiés en fascicules. C'est à elle que nous renverrons désormais après les citations par les abréviations *HCF* et *HCF*, en

précisant respectivement le numéro de la leçon et la page, et le numéro du volume et la page. Ici, HCF, V, 40.

5. Constantin-François de Chassebœuf, comte de VOLNEY, *Leçons d'histoire*, dans *L'École normale de l'an III. Leçons d'histoire, de géographie, d'économie politique*, édit. Daniel Nordman, Dunod, 1994, p. 109-110.

6. En l'occurrence l'*Almanach royal*, dans lequel figure la liste des fonctionnaires.

---

## AUTEUR

### PAULE PETITIER

Paule Petitier est professeur de littérature française à l'université Paris Diderot et membre de l'équipe de recherches CERILAC. Spécialiste de l'historien Jules Michelet, dont elle a écrit la biographie (Grasset, 2006) et réédité avec Paul Viallaneix l'*Histoire de France* (Éd. des Équateurs, 2008-2009), elle consacre de façon plus large ses recherches à la représentation et à la pensée de l'histoire et depuis 2008 dirige avec Claude Millet la revue *Écrire l'histoire* (CNRS Éditions). Elle a dirigé l'édition critique de l'*Histoire de la Révolution française* de Michelet dans la « Bibliothèque de la Pléiade » (Gallimard, 2019).